

MERCREDI DES CENDRES

« Mon Dieu, ma miséricorde ! »

Un homme dans la nuit. Il n'est pas vêtu d'un habit de luxe aux belles couleurs et fait de tissus de grand prix ; il est vêtu de laine brute comme les paysans et les pauvres des plateaux où il vit le jour. Cet homme passe la nuit en prière. Des frères entendent qu'il supplie. Il s'exprime avec une immense tristesse ; plus encore, angoisse et désarroi habitent son cœur. Il s'interroge et se lamente sur ce que vont devenir ceux sur qui pèse le malheur du monde. Les frères attestent que sa compassion s'étendait au-delà des frontières pour englober même les enfers. Quoi de plus actuel dans notre monde où l'enfer déborde sur nos terres, avec ses malheurs, ses désespoirs et ses horreurs – jusques à quand ? La prière de Dominique était scandée par l'invocation : « Mon Dieu ! Ma miséricorde ! » Ces paroles sont un appel et une reconnaissance. Quand Dominique dit « mon Dieu ! », il ne s'adresse pas au Dieu des philosophes et des savants ou au Dieu des religions de crainte. Pour Dominique il est tout autre, celui que révèle l'Évangile. La foi l'a fait entrer dans une autre manière de vivre, celle où, pour dire Dieu, d'autres termes prennent sens : les mots miséricorde, compassion, amour, présence, tendresse, délicatesse... Oui, vraiment, l'invocation de Dominique, « Mon Dieu, ma miséricorde », tient en elle-même toute la nouveauté de l'Évangile.

Dans cette invocation, deux moments se manifestent. D'abord, l'appel reconnaît que Dieu a l'initiative de sa manifestation et que l'on se tient devant lui pour recevoir ce qu'il donne, le pardon, la paix et la force dans l'épreuve. Dire « ma miséricorde », c'est reconnaître que tout ce que l'on a est un don, une grâce qui prévient tout mérite. Ce n'est pourtant pas se situer devant lui en enfant gâté. En effet, dire « ma miséricorde », c'est aussi se sentir responsable. L'appel de Dominique est une invitation à agir et faire en sorte que la miséricorde reçue fructifie dans une vie marquée du signe de la générosité. Ainsi Dominique consacrait ses journées au service de la vie. Il se faisait témoin de la miséricorde reçue ; il allait au-devant de tous. Il se faisait disciple et apôtre de ce Jésus dont la vie était toute donnée à l'annonce du Règne de Dieu. Jésus qui, nul ne l'ignore ici, guérissait les corps, apaisait les cœurs, libérait les esprits, fondait des communautés dont le maître mot était fraternité. Ainsi Dominique (*Dominicus*) était vraiment ce que son nom latin donne à entendre : celui qui appartient au Seigneur Jésus (*Dominus*), qui a pris sur lui pour le détruire le péché du monde.

Les frères rapportent qu'après l'invocation, Dominique nommait ceux qui étaient à la source de sa douleur ; il demandait : « Que vont devenir les pécheurs ? » Aujourd'hui, hélas, le mot « pécheur » a pris un sens dérisoire, fruit d'une culpabilisation infantile. Au sens strict, le terme nomme la source du malheur. Ainsi la miséricorde, dont le Jubilé est en cours, n'est pas seulement un pincement de cœur, une bribe d'émotion comme le met en scène la télévision. La miséricorde est ici un principe d'action, de réflexion, d'engagement résolu, bien autre chose que du caritatif émotionnel, mais la source d'une vie engagée au service des autres, face à des besoins urgents. Cette action demande discernement et engagement. Notre carême se doit d'être attention, réflexion sur les malheurs, les effets, les causes et les enchaînements dans les processus de la vie, ceux dont Jésus nous trace le tableau dans la parabole du jugement où paraît la liste des « œuvres de miséricorde » qui se conclut par « ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères c'est à moi que vous l'avez fait ». La miséricorde n'est pas un slogan pour quelques semaines de carême, mais la source vive de notre vie : le partage de la vie de Dieu. Quel Dieu ? Dieu notre Père, celui qui nous a donné le plus intime de lui-même, l'Esprit saint, l'Esprit d'amour.

Toulouse, 10 février 2016
Jean-Michel Maldamé